

Worms, Mainz et Speyer, étaient parfois (quoique plus rarement) appelées *Francia occidentalis* ou *Francia Rhenensis*. En outre, les parties méridionales de la région, situées en direction de la Souabe, ont commencé à mener leur propre vie, d'autant plus qu'elles n'étaient pas couvertes de manière viable par la domination des institutions centrales (comme la royauté ou les évêchés). Plus tard, au début du XII^e s., les Hohenstaufen réussirent à étendre considérablement leur pouvoir dans cette région, partants de la Souabe du nord voisine.

Pour compliquer encore les choses, ces frontières historiques ne correspondent pas aux frontières politiques actuelles. La plus grande partie de la zone traitée se trouve aujourd'hui dans le Bade-Wurtemberg, tandis que la plus grande partie de la Franconie/*Francia orientalis* a fusionné en Bavière. Cependant, la recherche historique régionale (encore une fois la fameuse *Landesgeschichte* allemande), organisée avec des chaires dans les universités et les commissions d'État, se déroule aux frontières politiques actuelles. Les conséquences de cette situation administrative sont telles qu'on tente de couper les limites de la *Francia orientalis* aux frontières de la Bavière, pendant que, dans le cas de Bade-Wurtemberg, on constatera qu'on s'identifie exclusivement avec le duché de Souabe, en négligeant les parties franques du *Land*. Pour la région traitée ici, cela signifie qu'elle représente en quelque sorte une tache aveugle, ou du moins qu'elle se situe dans le sillage de la recherche. Selon la littérature utilisée, les recherches présentées ici montrent une orientation indéniable vers le sud, orientant ainsi la perspective vers la Souabe, ou se limitent à des territoires de recherche à petite échelle tels que le Palatinat, le Kraichgau ou l'Odenwald. L'intégration historiquement correcte dans l'histoire franconienne est omise. Honi soit qui attribue cela au fait que les contributeurs viennent presque exclusivement du Bade-Wurtemberg et la publication a paru dans une série d'un institut du même *Land*.

Il est d'autant plus regrettable que ces constellations ne soient pas abordées par les éditeurs ; par conséquent, le volume limite son expressivité dès le départ au petit cercle de spécialistes qui connaissent déjà les constellations de cette petite région, parce que d'autres lecteurs (comme les lecteurs français de cette revue) pourraient manquer d'un point de comparaison ou de référence. Car même si les contributions présentées, sans exception scientifiquement solide, portant sur les châteaux et les instituts spirituels fondés par la famille, sur leurs armoiries et leur monnayage, doivent être considérées comme des contributions à la recherche de l'aristocratie, seul un lecteur averti

pourra estimer la signification des résultats en dehors du cadre local. Exception faite pour la contribution de Gerold Bönner, qui suit la perspective du diocèse de Worms et qui était étroitement lié à la famille, et le portait concis de Bruno de Lauffen, archevêque de Trèves, par Jörg R. Müller ; Bruno était le représentant le plus important de la famille, qui était surtout actif bien au-delà de son territoire natal dans le service impérial, surtout comme le médiateur le plus important envers la papauté sous Henri V d'Allemagne.

Mais dans l'ensemble, l'agencement de l'ouvrage est susceptible d'intéresser en premier lieu les « initiés » – et n'a donc pas réellement saisi l'occasion d'ancrer l'objet de l'enquête dans un cadre plus large. Cela aurait peut-être nécessité un article d'introduction, comme la contribution de Hansmartin Schwarzmeier « Aus der Welt der Grafen von Lauffen » dans *Heilbronnica* 5 (Quellen und Forschungen zur Geschichte der Stadt Heilbronn 20, 2013, p. 51-78), une publication qui traite (entre autres) un sujet tout à fait comparable et dont deux contributions se retrouvent presque sans changement : la contribution de Nicolai Knauer correspond à *Heilbronnica* 5 (p. 79-112) ; les travaux de Harald Drös (se trouvent dans *ibid.*, p. 113-135), où l'a. fait référence à la réimpression dans la note 1. Lors de l'utilisation du volume, on oubliera volontiers les incohérences formelles (listes de littérature ou non, citation de sources), mais compte tenu de l'orientation essentiellement régionale, on regrettera l'absence d'un registre de lieux mentionnés. Avec tout le respect et en reconnaissance à l'importance de la recherche solide présentée, l'impression laissée par le volume reste quand même ambivalente.

Gerhard LUBICH.

Rossana E. GUGLIELMETTI (éd.), *Navigatio sancti Brendani*, Florence, Sismel, Edizioni del Galluzzo (Millennio medievale, 29), 2017.

L'*editio maior* de Rossana E. Guglielmetti vient magistralement couronner un ouvrage paru en 2014, *Navigatio sancti Brendani. Alla scoperta dei segreti meravigliosi del mondo*, qui présentait le texte de la *Navigatio* et sa traduction, introduits par un important commentaire historique et littéraire. De tels corollaires ne sont point à trouver dans le présent ouvrage de 745 p., qui vient proposer une édition critique de ce chef-d'œuvre de la littérature latine médiévale assortie de tous les prolégomènes de la philologie la plus érudite : description des manuscrits, reconstruction du *stemma* et apparat critique intégral.

Preuve de l'importance et de la longévité de son succès au Moyen Âge, la *Navigatio sancti Brendani* compte de fait 142 témoins manuscrits, datés du x^e au xv^e s. La première partie de l'ouvrage, I. *Manoscritti*, commence par recenser en une centaine de pages tous les témoins directs, référencés de A (Alençon) à Z² (Zwettl). Cette description complète s'avère passionnante bien au-delà de son objet. Toutes les œuvres contenues dans les manuscrits sont en effet listées, avec leur foliotation précise, offrant une vision extrêmement précise de la composition d'ensemble de ces nombreux manuscrits et surtout de la place de la *Navigatio* en leur sein. Elle permet d'esquisser les époques mais aussi les lieux dans lesquels l'œuvre a été recopiée et conservée. Souvent, ce sont des légendes hagiographiques qui l'entourent, ainsi dans le manuscrit d'Oxford O⁴, qui voit la *Navigatio* précédée d'une *Passio s. Agathae* suivie de la *Vita s. Brigidae* de Laurent de Durham. Mais les insertions peuvent être plus originales, comme dans le manuscrit berlinois Be², qui contient l'*Historia destructionis Troiae* de Guido delle Colonne, le *Liber Alexandri Magni*, l'*Itinéraire* de Jean de Mandeville, la *Flos historiarum* de Hayton, une œuvre de Jean Gobi junior et se clôt sur la *Visio Tnugdali*. Les œuvres qui côtoient la *Navigatio* dans les divers manuscrits permettent ainsi de percevoir si c'est plutôt l'aspect hagiographique ou bien le récit de voyage lointain qui a retenu l'attention des compilateurs et permettent, selon les dates et localisations des manuscrits, des remarques en ce sens. La description complète permet en outre de remarquer que, bien souvent, la *Navigatio sancti Brendani* se trouve en ouverture ou en clôture des manuscrits, qu'elle côtoie des livres de miracles, des traités théologiques ou des sermons et surtout que le texte est présent dans d'innombrables pays, de la France à la Grande-Bretagne, en passant par l'Italie, l'Allemagne ou la Belgique. Page 108, l'ouvrage fait également la liste de tous les témoins manuscrits perdus, souvent lors de la seconde guerre mondiale, et n'oublie pas les témoins indirects, dans les *Vitae Brendani*, pas plus que les six versions abrégées.

La deuxième partie de l'ouvrage s'intéresse aux éditions antérieures et aux études consacrées à la tradition des témoins, inaugurées par Achille Jubinal en 1836, à partir de manuscrits parisiens. Le *stemma* proposé par l'édition de Selmer, le premier éditeur critique de l'œuvre, est reproduit, suivi de pages d'hommage aux études de Giovanni Orlandi, que R. Guglielmetti a souhaité parachever, après son décès en 2007, dans le présent volume. Le complexe *stemma codicum* s'étend sur cinq pages, consacrées à autant de familles de manuscrits, de á à ε. Se fondant sur le

travail de G. Orlandi (dans *Considerazioni sulla tradizione manoscritta della Navigatio sancti Brendani*, *Filologia Mediolatina*, 9, 2002), R. Guglielmetti recense les erreurs évidentes de l'archétype, en vingt pages dont la minutie d'analyse force le respect. Chaque variante, chaque erreur, et ce dans tous les manuscrits, est justifiée avec une attention extrême, par des raisons linguistiques, paléographiques ou littéraires. Les p. 180 et suivantes sont consacrées à la famille de ms. á, qui regroupe trente témoins. La famille β en regroupe dix, γ vingt-sept, quand ε regroupe presque la moitié des ms. de la *Navigatio*. Cette étude des cinq familles, qui se prolonge jusqu'à la p. 373, s'adresse à un public de philologues non seulement érudits mais intéressés par ce texte latin spécifiquement. Elle porte le travail ecdotique à la « somme » et s'avérera incontournable, voire indépassable, même si l'éditrice signale avec une grande franchise ses doutes ou ses hypothèses de travail. La parenté entre les familles β et γ s'y voit réfutée, car fondée selon R. Guglielmetti sur des coïncidences trop fragiles. Une hypothèse plus consistante selon elle serait à voir dans le contact entre á, dont les témoins, du xii^e s. sont tous allemands, et ε, difficile à localiser avec précision. β se situerait entre Lorraine et Basse-Rhénanie.

L'édition à proprement parler, qui ne débute qu'à la p. 457, est précédée de l'immense travail philologique signalé *supra* et d'un *conspectus siglorum* bienvenu, d'autant plus qu'il précise à laquelle des cinq familles recensées les manuscrits appartiennent, ainsi que d'une bibliographie de seize pages. En raison de la distance chronologique et géographique entre l'origine du texte et ses copies conservées, R. Guglielmetti estime impossible de reconstituer une orthographe de l'auteur et adopte donc l'usage classique de l'orthographe du latin médiéval. Elle a conservé, pour la commodité de l'usage désormais établi, la subdivision de Selmer en 28 chapitres, tout en soulignant que la solution la plus correcte selon elle aurait été d'éditer un texte en continu. Rendu transparent, le processus ecdotique préalable à l'édition de la *Navigatio* vient en quelque sorte couronner l'édition publiée en 2014. Si l'édition proprement dite d'un texte, somme toute court, s'étend des p. 457 à 695, c'est parce que le texte de la *Navigatio* n'occupe qu'entre deux et six lignes sur des pages très majoritairement consacrées aux variantes. Ce phénomène, frappant dans la typographie même de l'édition, trahit la vocation de l'entreprise, qui se veut plus scientifique que vulgarisatrice. Il peut gêner la fluidité de lecture de qui aurait envie de lire le seul texte latin.

La fin de l'ouvrage est consacrée à des appendices, dont les premiers sont consacrés à la titulature de l'œuvre à l'*incipit* et à l'*explicit* des ms. On y découvre, non sans intérêt, que le titre considéré comme admis de *Navigatio sancti Brendani*, n'est présent que dans deux manuscrits, les B² et F¹ ! Le titre qui prévaut au Moyen Âge est celui de *Vita Brendani* – qui explique peut-être la cohabitation du texte avec des légendes hagiographiques – mais les ms. intitulent aussi le texte *Visio sancti Brandani*, *Vita sancti Brendani abbatis*, voire, plus longuement, *Circuitus sancti Brandani monachi per multas insulas maris oceani*... Les appendices donnent aussi à découvrir les différences de division du texte en chapitres selon les manuscrits, question on l'a vu problématique en soi, qui explique les réticences de l'éditrice à conserver la subdivision de l'édition Selmer. Ils se ferment enfin avec la courte édition de la *Narratio de S. Brendano* (BHL 1448).

Rossana E. Guglielmetti, qui enseigne la littérature latine médiévale à l'université de Milan, livre ainsi dans ce volumineux ouvrage le texte le plus sûr qui soit de la *Navigatio sancti Brendani*, le texte désormais incontournable pour toute étude savante sur cette œuvre. Le public auquel il se destine on l'aura compris est un public d'universitaires et de philologues maîtrisant parfaitement le latin, tant toute l'entreprise peut se résumer dans le mot « érudition ». Ce travail admirable, fruit de nombreuses années d'expertise et de collation de données, fera véritablement date et constitue un monument scientifique. Jamais aride ni abscons, il offre, dans ses pages les plus techniques mêmes, l'occasion de véritables découvertes et d'un intérêt jamais démenti.

Elisabeth PINTO-MATHIEU.

Ellen D. HASKELL, *Mystical Resistance: Uncovering the Zohar's Conversations with Christianity*, Oxford, Oxford University Press, 2016.

L'ambition d'Ellen D. Haskell à travers cet ouvrage relativement court (150 p. hors apparat critique et bibliographique) consiste à révéler la dimension polémique que recèle le *Zohar*, *Livre de la Splendeur*, cette œuvre majeure de la Kabbale juive dont les adeptes et les spécialistes ont longtemps dit qu'elle avait été rédigée par Rabbi Shimon Bar Yohaï, maître de la Mishna, au II^e s. ap. J.-C. Depuis une trentaine d'années, le caractère pseudépigraphique de l'ouvrage est assez unanimement admis par la communauté des chercheurs à la suite des travaux de Gershom Scholem, ce qui autorise un certain nombre d'hypothèses quant

à son contexte d'élaboration et surtout quant à la multiplicité de ses usages. L'a. en fait une arme de résistance mystique – comme l'illustre son titre – face à l'offensive renforcée qui vise les juifs en péninsule Ibérique à partir de la 2^{de} moitié du XIII^e s. Sans doute composé par Moïse de Léon et son entourage dans les années 1270, ce commentaire mystique de la Torah fait l'objet d'une diffusion rapide au sein de petits cercles kabbalistiques qui le placent au centre de leurs études, discussions et commentaires. En effet, le judaïsme tout comme le christianisme ou l'islam, a vu s'épanouir très tôt dans son histoire un courant mystique plus ou moins dynamique selon les lieux et les époques. Or, le dernier tiers du XIII^e s. est marqué par une très grande activité de cette branche de la tradition exégétique du judaïsme. L'hypothèse de l'a. selon laquelle la littérature kabbalistique constitue le terrain idéal de la déconstruction – le mot revient fréquemment sous sa plume – des enseignements du dogme chrétien est séduisante de prime abord. En effet, les polémistes chrétiens et les prédicateurs après eux s'emploient à inculquer de gré ou de force à un public juif captif les vérités de la foi chrétienne, notamment dans les prolongements de la dispute de Barcelone en 1263, et il est tentant de souscrire à l'idée d'une résistance cachée sous le massif abondant des constructions mystiques des kabbalistes, à bien des égards impénétrables au non initié. L'a. évoque d'ailleurs les pièces maîtresses de la littérature polémique antichrétienne qui préexistait au *Zohar* pour en souligner les différences : le *Sefer Toledot Yeshu* (parodie anonyme de la vie du Christ mise par écrit au haut Moyen Âge après plusieurs siècles de tradition orale), le *Sefer Nestor ha Komer* (anonyme produit au X^e s. dans l'espace islamique et qui connaît une grande diffusion dans l'Occident chrétien durant les siècles suivants), et le *Sefer Nizzahon Yashan* (anonyme produit au XIII^e s. dans l'espace germanique), qui quant à eux étaient assez faciles d'accès, du moins en termes de compréhension pour le lecteur juif lambda.

La différence majeure entre ces œuvres et le *Zohar* réside selon l'a. dans le fait que Moïse de Léon et son cercle auraient délibérément façonné autour de deux figures de l'Ancien Testament, l'une positive, Rachel et l'autre négative, Balaam, des contre-modèles absolus aux préceptes et personnes sacrés du christianisme. Ce faisant, les kabbalistes auraient réinvesti l'exégèse typologique, cette technique du commentaire initialement juive, dont les exégètes chrétiens avaient fait l'un des ressorts majeurs de la théologie de la substitution. Cette hypothèse conduit à sortir l'œuvre de sa matrice exclusivement « juive »